

Nouvelle inédite : les beaux jeudis d'Emilie

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **10 (1980)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rompre. Elle a réponse à tout, même aux interruptions. Vous allez prendre l'autobus? Qu'à cela ne tienne! Elle vous accompagnera jusqu'à l'arrêt. Si son mari s'est foulé le poignet, elle ne se contentera pas de vous raconter en détails l'accident lui-même. Elle s'étendra sur les quelques heures, voire les quelques jours qui ont précédé l'événement. Elle fera même un retour en arrière — indispensable pour la bonne compréhension de l'accident — d'une ou deux décennies: car, en effet, il semblerait que Louis a les poignets fragiles puisque, lors d'une de ses périodes de service militaire, il s'était déjà luxé l'autre poignet. Comme tous les chroniqueurs, elle est très portée sur l'exactitude des faits et sa mémoire est — malheureusement pour vous — excellente. Elle est friande de détails et ne vous en épargne aucun. Ainsi, avant d'en arriver au fait, il y aura toute une guirlande de parenthèses qui s'accrocheront les unes aux autres, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Entre autres, la question se posera de savoir si c'était déjà le mardi, ou bien si ce n'était que le mercredi, qu'ils avaient décidé de partir en week-end. (En effet, c'est au week-end que la foulure a eu lieu). En faveur du mardi, il y a le fait que son beau-frère avait téléphoné ce jour-là. Et c'est en général le mardi que le beau-frère téléphone, parce que le mardi il a congé. En revanche, c'était peut-être le mercredi, parce qu'elle rentrait des commissions quand le beau-frère a téléphoné. (Louis était à la cave, il n'avait pas entendu le téléphone, heureusement que le beau-frère laisse toujours sonner longtemps, elle a tout juste eu le temps de poser ses commissions sur

la table avant de répondre.) Or, le mardi l'épicerie est fermée. Ce devait donc être mercredi. L'affaire du choix entre le mardi et le mercredi étant réglée, elle se lance dans une parenthèse relative à sa fille. Quand elle commence une phrase par un «Parce que j'ai oublié de vous dire que...» on sait qu'Emma va vous emmener sur un chemin vicinal qui tôt ou tard vous ramènera à la route principale. Avec Emma on ne s'é gare jamais vraiment. On arrive toujours au but. Mais c'est long, très long.

Amie lectrice, qui avez une Emma dans votre vie, permettez que je vous donne un conseil. Ne laissez pas Emma en plan, ce serait cruel. Mais ne la laissez pas non plus continuer son histoire en pleine rue: l'hiver vous attraperez froid, l'été vous auriez une insolation. Ne cédez pas à son désir de vous emmener chez elle: vous n'en ressortiriez jamais. La seule solution est de lui demander de vous raccompagner chez vous. Si elle refuse, vous êtes sauvée. Si elle accepte, voici quelques suggestions qui pourront vous être utiles: pendant qu'elle raconte, sortez de leur armoire, ces raccommodages qui vous ennuient tant. Dépliez votre planche à repasser: il y a sûrement du linge qui attend. Est-ce l'époque des confitures? Vous éplucherez quelques kilos de coings. Rien de tout cela? Vous avez bien un tricot en train? Ou quelques cuivres à fourbir... Et croyez-moi vous bénirez Emma dont les histoires à rallonge vous auront permis de vous montrer bonne ménagère.

M. C.



Les beaux jeudis

Les trois amies se regardèrent avec consternation. Sans la participation d'Emilie, leur partie de cartes ne les amusait plus. A ce jeu, leur préféré, il fallait être quatre. Depuis leur retraite, elles se retrouvaient tous les mardis et jeudis après-midi chez Antonia qui habitait un appartement spacieux où elle pouvait les recevoir facilement. Elles jouaient alors pendant des heures. Très sérieusement. En remplissant une cagnotte dont le montant, plus tard, leur permettait de faire ensemble un petit voyage. Elles subordonnaient leurs autres rendez-vous comme le dentiste, le médecin, les achats dans les grandes surfaces, le cinéma et autres plaisirs à ce rituel qu'elles respectaient absolument. Tout marchait bien depuis des années et voici qu'Emilie, la première, rompait le pacte. Que pouvait-elle bien faire de si important le jeudi? Jeanne et Louise se tournèrent vers Antonia.

— Mais enfin, que t'a-t-elle dit, au juste?

— Tout simplement qu'elle ne viendrait plus le jeudi.

— Tu ne lui as pas demandé d'explication?

— Si, naturellement, mais elle n'a rien voulu me dire. Elle a seulement précisé que le mardi elle nous rejoindrait comme auparavant.

— Tu n'as pas su la questionner. Elle cède toujours si on insiste.

— Essayez-donc, vous autres. Vous réussirez peut-être.

— En attendant prenons une tasse de thé.

En buvant le breuvage délicieux que savait si bien préparer Antonia, elles continuèrent à se poser un tas de questions à propos d'Emilie. La curiosité les tenaillait. Elles firent toutes les suppositions possibles et imaginables sans qu'aucune les satisfît entièrement. Elles connaissaient bien leur Emilie. Pour qu'elle refusât de parler, il fallait qu'une raison impérieuse lui clouât le bec. S'il s'agissait d'une maladie ou d'un traitement médical hebdo-

d'Emilie

madaire, elle avouerait la chose sans difficulté. Emilie souffrait d'une légère propension à se plaindre de ses moindres bobos. Ses trois amies s'étaient donné beaucoup de peine sans grand résultat pour la guérir de cette mauvaise habitude. Que faisait-elle donc le jeudi? Allait-elle travailler? Dans une bibliothèque ou un bureau? Allait-elle promener des chiens ou s'instituer baby-sitter? Rien ne l'eût empêchée de l'avouer. Les finances d'Emilie laissaient fort à désirer et, malgré sa discrétion sur ce chapitre, ses amies savaient ses fins de mois problématiques. A 70 ans, elle pouvait travailler encore, mais Antonia affirma qu'il n'en était rien. Elle l'avait doctement cuisinée, mais les réponses sans ambiguïté d'Emilie ne permettaient point d'envisager cette éventualité.

Entretenait-elle une nouvelle amitié? Le jeudi? Mais non, elle y eût consacré un autre jour de la semaine. Emilie ne voulait certainement pas se priver de son yass du jeudi. Elle aimait jouer. Elle jouait avec passion.

— Eh! bien, s'écria Antonia, elle a peut-être un amant.

Jeanne et Louise s'esclaffèrent. Emilie, prendre un amant? A son âge?

— Voyons, elle n'a jamais été mariée, elle ne connaît pas les hommes, elle ne va pas commencer à 70 ans.

— Pourquoi pas, répliqua Antonia. Emilie, sur ces choses-là du moins, est toujours restée fort discrète. Je la soupçonne de nous avoir caché une ou deux liaisons.

— Pas possible? Elle n'en a jamais rien dit. Comment le sais-tu?

— Je ne sais rien, je suppose. Probablement s'agissait-il d'hommes mariés, ce qui justifierait son silence.

— Des hommes mariés? Emilie?

Jeanne et Louise suffoquaient. Elles revoyaient Emilie qui n'avait jamais été vraiment jolie mais qui était grande, mince, d'agréable compagnie, Emilie qu'elles considéraient comme une vieille fille indécrottable et à

laquelle elles racontaient leurs déboires conjugaux pour la consoler de son célibat. Ah! elle en avait de la chance, Emilie, d'être libre et de pouvoir faire ce qu'elle voulait. Mais jamais elles ne l'auraient crue capable de prendre pour amant un homme marié.

Antonia reprit la parole.

— Il faut en avoir le cœur net. Jeudi prochain nous la prendrons en filature.

— Elle va nous repérer si nous y allons toutes ensemble.

— Nous le ferons chacune pour son propre compte et nous verrons bien. Ainsi fut fait. Le jeudi suivant, Antonia, Jeanne et Louise guettaient la sortie d'Emilie. Antonia se cachait dans l'entrée d'une maison voisine, Jeanne au coin de la rue et Louise dans le supermarché d'en face. Elles attendirent plus de deux heures pour voir enfin Emilie sortir de sa maison, toute pimpante, en robe claire, une écharpe de couleur autour du cou. Il faisait beau, le soleil resplendissait, elle marchait allègrement, longeant les quais, flânant, admirant la jetée et le jet d'eau. De loin, Antonia, Jeanne et Louise qui la suivaient, la virent s'arrêter à la terrasse d'un café. A l'ombre d'un parasol, elle rejoignit un charmant jeune homme aux cheveux noirs bouclés qui se leva pour l'accueillir avec un grand sourire. Comme tous les garçons de sa génération il portait un T-shirt bleu sans manches sur un jean délavé. Antonia, Jeanne et Louise en restèrent bouche bée.

— Ça, alors, je n'aurais jamais cru. Elle est folle. Que peut-elle bien faire avec ce jeune type?

En prenant le chemin du retour, elles ressentirent une pointe de jalousie. Cette Emilie, tout de même, sortir avec un gamin et s'habiller comme une jeune fille pour le rejoindre! A son âge! C'était ridicule, absolument ridicule. Elles le lui diraient, oh! oui, elles la mettraient en garde.

Le mardi suivant, en arrivant chez Antonia, Emilie arborait un sourire malicieux.

— Alors, vous m'espionnez? Ne dites pas non, je vous ai vues.

— Que vas-tu imaginer. La rue appartient à tout le monde.

— Bien sûr, et comme par hasard, vous me suivez?

— Voyons, Emilie, on se faisait du souci pour toi.

— Bon, laissons cela. Vous êtes contentes, vous l'avez vu? Est-il pas beau?

— Est-ce un parent?

Emilie se mit à rire.

— Non, pas le moins du monde. Mais nous discutons ensemble. C'est passionnant.

— Il va essayer de t'enjôler, de te prendre tes sous. Fais-donc attention.

— C'est lui qui m'invite au café. Des sous, vous savez bien que je n'en ai pas.

— Il n'est pas ton amant quand même!

— Ah! vous aimeriez bien savoir?

— Il faudrait qu'il soit porté sur les grands-mères, comme dans le film «Harold and Maud».

— Eh! Eh! qui sait?

— Allons, Emilie, raconte. Comment l'as-tu connu?

Emilie soupira. Elle n'avait pas envie de raconter. Elle souhaitait jouir de son aventure en secret, pendant quelque temps encore. Une fois dites, les choses deviennent tellement banales. Elles perdent tout mystère et toute fraîcheur. Mais avec de telles amies on ne pouvait rien garder pour soi.

— Je vais parfois à une réunion de jeunes écrivains. Ils lisent des poèmes, ils discutent, on peut prendre la parole aussi. Ce soir-là ils parlaient de la solitude dans les grandes villes. Celle des vieillards et des jeunes gens. Alors je me suis levée.

— Qu'as-tu dit?

— J'ai dit: «Je suis une grand-mère qui n'a pas de petits-enfants et qui aimerait bien en avoir». Alors ce garçon s'est levé en ajoutant: «Moi, je suis un petit-fils sans grand-mère. On s'adopte?». J'ai dit: «On s'adopte». Il est venu s'asseoir à ma table pendant que tout le monde applaudissait. Voilà!

Emilie se tut. Il faisait silence dans la grande salle à manger. Le thé refroidissait dans les tasses. Antonia, Jeanne et Louise voudraient parler encore, dire à Emilie que ce garçon abuse de sa bonté. Elles n'osent. Emilie a l'air heureux. Elle n'ajoutera plus rien, cela se voit. Emilie pense à ses merveilleux jeudis. Ce jour-là, le jeune homme, étudiant, lui consacre une partie de son après-midi de liberté. Parfois elle l'invite à déjeuner chez elle. Elle lui mijote de bons petits plats, comme le ferait n'importe quelle grand-mère. Parfois, il l'invite au café où ils bavardent ensemble de ses études, de politique, de tout et de rien. Il affirme que personne au monde ne sait l'écouter comme le fait Emilie. Il lui apporte souvent des roses. Il la gâte comme un vrai petit-fils ne le ferait peut-être pas. Elle l'encourage, applaudit à ses projets, prend part à ses aspirations. Elle lui en sera toujours reconnaissante, même si cet intermède ne dure qu'un temps, le temps d'éblouir l'hiver d'une vieille femme pas si vieille que ça.

P. A.